mémoire plurielle

LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD

14

dessin : Maurice Négrié

Que ces parapluies ouverts ne vous inquiètent pas. Mais il nous a paru que ces objets usuels et tout à fait de saison étaient présentés de manière un peu inhabituelle, en tout cas fort esthétique. De plus, c'est un petit clin d'œil hivernal à l'un de nos talentueux amis.

Ce numéro de *Mémoire plurielle* est le dernier de l'année 1997. Il vous apportera nos vœux les meilleurs pour 1998 et vous dira notre joie de publier chaque trimestre une revue dont la qualité (contenu et contenant) dépasse en réputation le cercle des adhérents de Mémoire d'Afrique du Nord. Nous nous efforcerons de faire mieux encore, au moins en augmentant le nombre de pages, ce qui nous permettra de donner des textes plus longs.

Nous poursuivrons notre programme de publication de biographies tout en en modifiant le rythme. Dorénavant chaque cahier comportera 10 à 12 biographies et sera publié deux fois par an. Donc, bonnes fêtes et à l'année prochaine.

N° 14. décembre 1997. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

La parole

nous appartient

Espace historique 3
La médecine française à Tanger
Maxime Rousselle

Ecrivain public 13
Fromentin épistolier
Eugène Fromentin

Hommes singuliers 16
Charrettes, charrues et chariots d'autrefois
Norbert Bury

Le musée 20
Jacqueline Gard Urbanck ou le bonheur de peindre
André Appel

Point livres 23
Repères bibliographiques
Janine de la Hogue

Les chemins de mémoire 28
Qui était le treizième homme ?
Guy Chappelet

Brève 31
René-Jean Clot

Comité de rédaction
Janine de la Hogue
Bienvenue Amoros, André Appel, Marc Baroli, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Jean-Claude Léonard
Adresse postale : 119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél/Fax : 01 45 42 78 75.

Réalisation
BADIANE, 7 passage Bourgoin, 75013 Paris. Tél/Fax : 01 53 19 02 60.

Adhésions/Abonnements
Mémoire d'Afrique du Nord, Raymond Albert, trésorier, 119, rue de l'Ouest, 75014 Paris.
Bienfaiteur : à partir de 150 francs. *Adhérent :* à partir de 90 francs.
Prix au numéro : 25 F.
Commission paritaire en cours.

La médecine française au Maroc dans les ports et les grandes villes L'exemple de Tanger

Maxime Rousselle

La médecine française au Maroc n'a pas attendu l'instauration du Protectorat, en mars 1912, pour être présente dans l'Empire fortuné. Elle fut bien souvent, sous des fortunes diverses, un des artisans qui tissèrent les multiples petits liens qui unirent l'Empire des Sultans à la France.
Quand, au XXe siècle, les événements et les circonstances amenèrent la France à prendre en charge le Maroc pour l'unifier, le sortir de sa torpeur et en faire le plus moderne des pays décolonisés, ce sont peut-être toutes ces relations qui rendirent les rapports moins dramatiques.

Comment et pourquoi se retrouvait-on au Maroc, ou « à Marocq », comme on disait alors ?

Le Maroc attirait des médecins désireux de s'instruire en « langue arabique », et/ou de puiser « à la source » la médecine arabe. On se souviendra que la médecine était un art très prisé chez les musulmans et qu'elle eut son heure de gloire avec Ibn Sina, Ibn Rochd, etc. Par ailleurs ce sont les Arabes qui, par leurs traductions, transmirent à l'Occident les œuvres des Grecs : Hippocrate, Galien, etc. La possession de la langue pouvait donc ouvrir une porte au savoir antique.

On pouvait y être envoyé en mission, par le roi de France ou par la Chambre de commerce de Marseille, par exemple. Quelques médecins ou apothicaires curieux visitèrent le Maroc en explorateurs, et nous ont laissé des récits ou des notes sur leurs voyages, sur ce qu'ils ont vu et retenu du pays, qui sont autant de documents importants pour la connaissance des lieux et des mœurs de ce temps.

D'autres, furent victimes des aléas des voyages de l'époque. Tel qui partait pour les Iles ou les Indes occidentales (les Antilles) faisait naufrage sur les côtes inhospitalières de Barbarie. Voyez comme la côte, de Tanger à l'embouchure du fleuve Sénégal, est dépourvue de havres. Songez à cette zone particulièrement dangereuse pour la navigation qu'était le rivage du fameux Banc d'Arguin. Ou celui-ci, tout aussi malchanceux, victime des pirates de Salé, d'Alger ou même de Tripoli (en Barbarie) se retrouvait dans les geôles de Meknès ou de Marrakech.

Au XIXe siècle surtout, des médecins accompagnaient souvent les ambassades de France au Maroc ou des missions scientifiques. Enfin, au XIXe siècle, il y en eut qui vinrent s'installer au Maroc, essentiellement

dans les ports ouverts au commerce, pour y faire tout simplement... de la médecine.
Beaucoup de ces personnages ont joué un rôle politique important ou eurent une influence sur les relations franco-marocaines. Il y eut aussi, semble-t-il, quelques charlatans se réclamant de la médecine « occidentale ». Certains ont exploité, sans vergogne, la crédulité des populations. D'autres, sans connaissances médicales ou empiriques, « médecins malgré eux », furent amenés à donner des soins à leurs maîtres du moment ou à leurs compagnons de captivité.

Avec l'ouverture du Maroc au négoce extérieur, les comptoirs des maisons de commerce de Marseille, de Lodève, etc., deviennent plus importants et plus nombreux dans tous les ports de la côte atlantique du pays[1].
Les colonies européennes s'étoffent dans des villes comme Mogador (en arabe *Essaouira),* qui est ouverte depuis le dernier quart du XVIIIe siècle, Rabat, Safi, Mazagan *(ElJadida),* Casablanca, etc[2].
Pour répondre aux besoins de ces colonies européennes en matière de santé les médecins privés accourent et on en trouve de plus en plus en avançant dans le siècle. Les Marocains de l'intérieur, attirés par la présence des étrangers, qui les emploient comme ouvriers ou comme domestiques, affluent vers les villes de la côte. Les famines, comme celle de 1867-1868 ou celle de 1878, vident les campagnes au profit des ports qui voient leur population autochtone croître très rapidement.
Pour les besoins de la population indigène les nations européennes créent des services d'assistance médicale, et des missions protestantes s'installent qui ouvrent des petits centres de soins.
Certains médecins sont attirés par le climat, par le goût de l'exotisme ou de l'aventure, mais d'autres aussi viennent dans l'espoir de faire fortune et selon les cas y restent ou, déçus, ne font que passer. Quelques-uns se dévouent admirablement à leurs malades pendant les épidémies (choléra en particulier).
Le besoin de maintenir le médecin sur place amène la population européenne à pratiquer une sorte d'assurance-maladie, avant la lettre, par la pratique de l'abonnement. Les habitants s'inscrivent chez un médecin à qui ils versent une sorte de cotisation. Un consul célibataire, par exemple, paie deux cents francs par an, celui qui a une famille quatre cents francs[3].
La population juive de certaines villes crée de véritables mutuelles d'assistance[4], la communauté prenant en charge les frais médicaux et pharmaceutiques des plus démunis.
Certains médecins arrivent par leurs propres moyens et s'installent à leur compte, d'autres y sont envoyés par le ministère des Affaires étrangères, quand se créent, sous

---

[1] L'Europe importe, du Maroc, de plus en plus de laines, de céréales,

[2] Il y avait, au début du XIXe siècle, en tout et pour tout, environ deux cents Européens dans l'ensemble de ces villes (en 1834, par exemple, on compte: vingt-sept Francais à Tanger, trois à Mogador, un à Mazagan); ils seront plus de neuf mille en 1894. J.-L. Miège, *Le Maroc et l'Europe,* PUF (1963) et Editions de la Porte, Rabat (1989), T.V, p. 27..

[3] J.-L. Miège, *op. cit.* T. II, p. 470, n° 1.

[4] Alimentée, semble-t-il, par une taxe sur l'abattage rituel des animaux de boucherie prélevée par les rabbins.

son égide, des dispensaires dans le but d'attirer les populations et d'assurer ainsi le rayonnement de la France.

Il n'y a pas que des médecins français, bien sûr; on trouve aussi des Espagnols, des Britanniques (ceux-ci généralement missionnaires protestants). *On trouve aussi,* dit le docteur Dulac, *des guérisseurs, généralement espagnols, qui, sans diplômes, exercent sous le nom de « practicantes » et ont même un assez grand succès dans la population marocaine.*

A l'intérieur du pays, exercent des renégats de toutes origines, qui parcourent les souks en soignant les indigènes[5].

Quoiqu'il en soit, à la charnière des XIXe et XXe siècles, il n'y a pratiquement plus de port et de grande ville du Maroc qui ne possède son corps médical et son (ou ses) dispensaire, voire son hôpital.

LA SANTÉ PUBLIQUE A TANGER AU XIXe SIÈCLE

Au début du siècle, à Tanger, la population se contentait bien souvent d'un médecin venant de Gibraltar ou d'Espagne (comme le docteur Coll en 1800, lors de l'épidémie de choléra).

Les conditions météorologiques dans le détroit rendant la navigation quelquefois difficile, ce recours était assez aléatoire.

Il y avait pourtant, en 1840[6], un médecin toscan du nom de Vincenzo di Giuseppe, âgé de quarante-trois ans.

A partir de 1847, à la demande des autorités consulaires françaises, un médecin désigné par le gouverneur général de l'Algérie fut détaché de l'armée d'Afrique, stationnée en Algérie, et envoyé à Tanger, auprès de la Légation de France[7]. Le premier arrivant fut le docteur Dulac. Il devait être suivi de bien d'autres qui furent affectés à l'hôpital de Tanger après sa création.

On se doit, ici, de dire deux mots de la Santé et de ses établissements à Tanger.

Il y avait à Tanger, comme dans les autres villes du Maroc, un *maristane* dont le docteur L. Raynaud, en 1900, donne une description : *C'est une maison comprenant un rez-de-chaussée et un étage. On y accède par un couloir long et obscur conduisant à une cour de 3 mètres de long sur 1,5 de large où donnent les chambres qui sont en réalité des cachots cadenassés et aérés par une lucarne au-dessus de la porte. Vingt individus sont entassés dans cet espace restreint. On se demande comment ils peuvent vivre. La malpropreté la plus grande y règne. L'odeur des loques sales, des aliments corrompus jetés dans les coins, des cabinets jamais lavés ni nettoyés, vous poursuit longtemps après qu'on est parti*[8]...

Il semble qu'au moment de l'arrivée du Dr Dulac, il n'y avait que des bâtiments de fortune qui faisaient fonction d'hôpital français, mais la situation s'améliore dans la seconde moitié du XIXe siècle.

La création d'un hôpital français[9] à Tanger

---

[5] *St Jame's Magazine,* juin 1868, vol. 1, p. 975-980 : « An Empire vithout a Doctor ».

[6] On verra plus loin qu'il y eut, au tout début du siècle, un pseudo-médecin français.

[7] Le consulat général de France au Maroc est érigé en Mission en 1845. Notre poste à Tanger devenait plus important du fait de la présence française en Algérie et des problèmes dus à la frontière commune (insuffisamment précisée par la convention de Lalla Marnia).

[8] Dr L. Raynaud : *Etude sur la médecine et l'hygiène au Maroc..*

Une mosquée transformée en hôpital (Casablanca)

avait été décidée en 1854, mais il fallut attendre 1863 pour qu'une construction digne de ce nom soit envisagée et réalisée en 1864. Encore sa situation, en pleine ville ancienne, ne présentait-elle pas toutes les garanties d'hygiène souhaitables.

La Légation de France n'ayant pas de crédits à cet effet, l'édification de l'hôpital ne fut rendue possible que par une rentrée inattendue d'argent. En effet, après l'agression, le 10 octobre 1863, de deux Français à Tétouan (Garinot, qui fut tué, et Isolle, grièvement blessé) le *maghzen* verse aux autorités françaises une indemnité de cent vingt-cinq mille francs. Les quatre cinquièmes de cette somme[10] sont consacrés à l'hôpital de Tanger dont la construction est alors entreprise.

En 1893, le ministre de France fait construire un nouveau bâtiment dans de meilleures conditions d'hygiène sur le plateau du Marshan. Le sultan participe aux frais ainsi que le gouvernement général de l'Algérie (cent mille francs) qui stipule que les indigents français et algériens y seront traités gratuitement.

Le docteur Raynaud, directeur de la Santé en Algérie, dans *Etude sur l'hygiène et la médecine au Maroc,* le décrit : *La salle d'opération, très simple mais bien organisée, se trouve pourvue d'appareils perfectionnés... Cet établissement pouvait rendre de grands services, malheureusement ses ressources très réduites ne permettent pas d'y soigner autant d'indigènes qu'on désirerait...*

En effet, les hospitalisations, faute de moyens, ne peuvent excéder deux jours et la surveillance des suites opératoires est délicate, voire impossible.

En 1905, le Comité du Maroc note : *Une des décisions les plus stupéfiantes de la bureaucratie française a été le refus jadis opposé à une demande de subvention à prendre sur les fonds du Pari Mutuel en faveur de l'hôpital de Tanger, sous prétexte que ces fonds ne pouvaient être utilisés qu'en*

[9] Il y avait déjà eu, en 1661, un hôpital britannique à Tanger durant l'occupation anglaise, où les soldats et les nécessiteux étaient soignés aux frais du roi Charles II (Ch. de la Véronne : *Tanger sous l'occupations anglaise,* p. 28). Il disparut avec la présence britannique, en 1684.

[10] La famille Gatinot reçut vingt mille francs et Isolle cinq mille. Cf. Miège, *op.cit,* T. II, p. 469, n° 2 et 3.

Métropole[11].

L'hôpital donne aussi des consultations externes. Les malades non indigents payent les soins (en particulier ceux d'autres nationalités dont les consuls garantissent la solvabilité). La communauté israélite a mis en place une sorte d'assistance mutualiste. Les sommes recueillies rentrent dans le budget de fonctionnement de l'hôpital.

En 1900, l'hôpital est doté d'une vraie pharmacie[12] et se modernise en assurant un service clinique d'hospitalisation accueillant de nombreux malades payants, ce qui améliore les finances de l'établissement.

En 1901 est créé un dispensaire *(dar el-toubib)* uniquement réservé aux musulmans, dans un quartier de la Médina où les consultations sont assurées par les médecins de l'hôpital. Les soldats des *mehallas* chérifiennes y sont également soignés gratuitement.

En 1904, on projette de créer à Tanger un laboratoire de recherches scientifiques portant sur la biologie marine, la chimie de l'eau de mer, la zoologie et la géologie-minéralogie.

En 1905 fonctionne également un service vétérinaire entièrement gratuit.

En ce début du XXe siècle, le comte de Saint-Aulaire, alors en poste à la Mission de Tanger, rapporte une anecdote amusante : du point de vue religieux, les Espagnols avaient toujours considéré le Maroc comme étant leur fief propre, par franciscains interposés. Ils s'opposaient vigoureusement à toute installation de religieux d'autres ordres. Pour assurer le fonctionnement de l'hôpital comme en métropole, Saint-Aulaire eut l'idée de faire venir d'Algérie six religieuses hospitalières accompagnées de leur aumônier. Il pensait que l'hôpital, étant une annexe de la Légation, devait jouir du privilège d'exterritorialité et, qu'en conséquence, les Espagnols n'y trouveraient rien à redire. Hélas, il n'en fut pas ainsi et l'arrivée de ces nonnes souleva un tel tollé à l'ambassade d'Espagne, que Saint-Aulaire fut contraint, pour éviter un incident diplomatique, de les renvoyer d'où elles venaient.

Le *chaouch*[13] de la Mission française, qui était musulman algérien, fit simplement remarquer à notre chargé d'affaires : *Ton marabout* (le prêtre) *est un grand seigneur, il a six femmes dans son harem*[14].

En 1886, l'Espagne met en chantier un hôpital (qui sera terminé en décembre 1888) en remplacement du dispensaire de 1881. La direction en est assurée par le docteur Olivo y Canales, médecin militaire de la Légation d'Espagne. En 1892 cette formation comprend trente lits et fonctionne grâce à deux médecins, deux infirmiers et cinq religieuses. Cette puissance créera dans cet hôpital une école élémentaire formant des infirmiers espagnols et marocains. C'est là que seront formés, à partir de 1891, à la demande du sultan Moulay Hassan, des infirmiers militaires pour les *mehallas* chérifiennes.

Ce même Moulay Hassan envoie également

---

[11] In *Bulletin du Comité de l'Afrique Francaise,* 1905, n° 7, p. 282.

[12] Il y avait déjà un pharmacien espagnol, Camillo Bonelli, venu s'installer à Tanger en 1858 où il mourut en 1898. En 1892 on y trouve également un pharmacien de 1re classe nommé Capelet (né en 1880, diplômé de Paris).

[13] *Chaouch:* planton, appariteur.

[14] Saint-Aulaire : *Confession d'un vieux diplomate, p.* 77.

des jeunes Marocains faire leurs études médicales soit en Europe, soit au Caire.
Ce courant d'étudiants se maintiendra (surtout avec la France) jusqu'à l'indépendance recouvrée, en 1956, et la création, quelques années plus tard, de facultés de médecine qui permirent la formation sur place.
Afin de faire bénéficier les populations marocaines des découvertes pastoriennes, Tanger peut aussi s'enorgueillir de la création d'un Institut Pasteur[15]. Celui-ci prit naissance suivant le même processus que l'hôpital.
1906 : un jeune Français, Albert Charbonnier est assassiné sur la plage de Tanger. Là encore, au lieu de réclamer une indemnisation financière, la Légation de France obtient de Moulay Abd-el-Aziz, un terrain d'environ un hectare sur la colline la plus saine de Tanger : le plateau du Marshan.
C'est là qu'est édifié l'I.P. de Tanger qui ne fut toutefois terminé qu'en 1913. Le premier directeur en fut le docteur Remlinger, savant de grande renommée mais qui, arrivé après 1907, échappe à notre étude.
Il y avait également à Tanger, à la fin du siècle, d'importantes missions protestantes[16], telles la North Africa Mission (avec successivement les Dr Churcher, Terry, Breeze, Roberts), la Mildmay Mission (avec le Dr Rocha), etc., qui pensaient, avec raison, que toute œuvre d'évangélisation n'avait de chance d'aboutir (!) que précédée et soutenue par des actions médicales et sociales. Elles créèrent d'abord des dispensaires.
La North Africa Mission transforma son quartier général de Hope House, en 1887, en hôpital : le Tulloch Memorial Hospital, réservé aux hommes musulmans, tandis qu'une autre formation, en pleine ville, était affectée aux femmes.
Autour de 1900[17] il y avait alors, à Tanger, outre les médecins français, trois médecins anglais (Dr Terry, Graig, Rocha); trois espagnols (Dr Cerraro, Ovilo, Fiol), un israélite (Guitta), un français (?) d'origine russe (Spivaloff, délégué du Conseil d'hygiène), deux américains (Dr Wood, Barclay) et un italien (Dr Lanjillo).

LE CONSEIL D'HYGIÈNE

Il faut aussi noter une importante initiative des consuls des Puissances européennes à Tanger, qui remonte à 1792: le Conseil d'hygiène.
Pour prévenir les épidémies de choléra et de peste qui ravageaient périodiquement le Maroc, amenées le plus souvent par les pèlerins revenant de La Mecque, les consuls s'entendent pour demander au *maghzen* le res-

[15] In *Hyg. Méd. et Chir. au Maroc*, 1937, p. 41. (Le premier I. P. du Maroc, car il y en eut un autre, en 1926, à Casablanca.)

[16] Les cibles de ces Missions étaient essentiellement les juifs, puis les musulmans, chez lesquels les conversions furent extrêmement rares; mais il y eut aussi un dispensaire « espagnol » destiné à convertir les catholiques ibériques à la religion réformée.

[17] ***Annuaire du** Maroc 1905*, et sur les Missions et leur action médicale, cf. Jean-Louis Miège: *Les Missions protestantes au Maroc*, p. 153 et 172.

pect de quelques règles élémentaires de prophylaxie dont la quarantaine obligatoire pour tout navire porteur de pèlerins revenant du *Hadj* ou de régions reconnues infectées (les autorités consulaires du port de départ délivraient aux navires une patente de santé mentionnant l'état sanitaire du pays). Même si ces mesures ne furent pas toujours très scrupuleusement respectées elles représentaient, néanmoins, une grande amélioration.

En 1839 Ségur-Dupeyron, secrétaire du Conseil de santé en France[18], vient en mission au Maroc, à la demande des consuls européens de Tanger, pour étudier le fonctionnement de ce Conseil.

Le sultan Moulay Abd-er-Rahmane accepte, le 13 août 1840, *un règlement établi par les Puissances Chrétiennes accréditées auprès de S.M. l'empereur du Maroc* qui devint la charte organique *du corps des consuls établis en Conseil Sanitaire chargés* en termes formels *de veiller au maintien de la Santé publique sur le littoral de l'Empire... de faire tous les règlements et présenter toutes mesures à cet effet.*

Dès 1846, tous les ports côtiers ouverts au commerce sont pourvus d'un représentant de ce Conseil de santé.

Celui-ci se rend à bord des navires et examine leur patente (il a le pouvoir de requérir le consul de la nation dont relève le bâtiment pour faire appliquer sa décision par les capitaines marchands).

Un des premiers « médecins sanitaires » est un certain Broquier[19], qui n'était pas médecin, mais peut-être officier de santé.

A compter de 1878 le Conseil veut étendre ses prérogatives à la propreté des villes et à l'hygiène en général. Par exemple, une souscription est ouverte, à Casablanca, pour le nettoyage de la ville et les consuls font adopter par le caïd Abdallah ben Hassan un règlement sanitaire qui malheureusement est refusé par le sultan qui y voit une attein-

[18] Son rapport a paru dans les *Annales maritimes,* T.70, 1939, avec un tableau des pestes au Maroc de 1700 à 1839.

[19] Broquier, Louis, François, Xavier, né à Caroube (Var), arrivé à Tanger en 1809, se faisait facilement appeler docteur ou chirurgien dans des actes d'état-civil. En fait c'était un charlatan qui était mal vu de la communauté de Tanger. Pourtant il semble qu'il ait fait plusieurs accouchements, car on le trouve déclarant des naissances au consulat. Il était marié à Marie-Victorine, Joséphine Bandé. En 1822, il est donné comme ayant cinquante-trois ans. En 1824 il fit, par ordre du consul de France Sourdeau, plusieurs missions vers Tariba. Il mourut le 14 février 1828, à Tanger. Sa veuve, couturière, résidait toujours dans cette ville, en 1834, avec ses trois enfants (alors âgés de huit à quatorze ans ?). (Miège, *Le Maroc et l'Europe,* T.V, p. 11, et Miège, *Chronique de Tanger, journal de Bendelac.)*

te à sa souveraineté.

Toutefois, un *dahir* de mars 1879 charge les Puissances européennes du maintien de la Santé publique dans les ports, confirmant et élargissant les prérogatives octroyées en 1840.

A Tanger, et dans d'autres villes, se créent de véritables commissions municipales d'hygiène que le sultan Moulay Abd-el-Aziz conforte officiellement par la suite.

A Tanger, le Conseil fait même installer par la maison Geneste-Herscher & Cie de Paris une étuve de désinfection avec chaudière pour la somme de cinq mille quatre cent cinquante francs.

En 1894, le Conseil demande à l'Institut Pasteur d'Alger d'envoyer un épidémiologiste pour étudier l'état sanitaire et les épidémies de la ville.

C'est le docteur Soulié qui est dépêché et qui arrive à Tanger en septembre. Sous-directeur de l'Institut Pasteur d'Alger il est bactériologiste, chargé de la préparation des vaccins et sérums, médecin à l'hôpital civil d'Alger, professeur suppléant à l'Ecole de médecine. Il a laissé un volumineux rapport de sa mission et d'autres écrits dans lesquels il fait l'historique des épidémies en Afrique du Nord. Il y nie le rôle du retour des pèlerins de La Mecque, mais constate cependant de troublantes coïncidences...

Dès sa création, la présidence du Conseil est assurée par roulement par chacun des consuls accrédités à Tanger, et dans les ports par leurs délégués. Ce conseil fonctionnera jusqu'en 1912[20], tandis que les commissions d'hygiène deviendront municipales avec la créations des municipalités des villes du pays.

LES MÉDECINS FRANÇAIS À TANGER AU XIXe SIÈCLE

Médecin militaire, le Dr Dulac est le premier médecin à être détaché par le gouvernement général de l'Algérie auprès des Affaires étrangères pour être mis à la disposition de la Mission française à Tanger. Il débarque à Tanger le 15 novembre 1847. Il y restera jusqu'en novembre 1849.

A son départ, c'est le Dr Strauss qui assure la relève. A Tanger, on l'appelait *le médecin des pauvres*. Il avait créé à ses frais *une petite ambulance pour y soigner, gratuitement, les Marocains les plus misérables. Ses œuvres de bienfaisance absorbaient la plus grande partie de ses appointements*. Il quitta Tanger en 1852, laissant le souvenir d'un homme de bien.

Médecin militaire de l'Armée d'Afrique, le Dr Rollinger lui succède en 1854. Faisant de son art un véritable apostolat, il meurt à Tanger en 1858.

Au décès de Rollinger, le service médical de la Légation de France à Tanger (et le suivi de l'embryon d'hôpital qu'il avait mis en place) est assuré pendant un an par le Dr de Corbière, puis par le Dr Castex. Celui-ci aura passé, en deux séjours, environ sept ans au Maroc. Après le départ du Dr Castex, l'hôpi-

[20] Avec quelquefois des frictions, comme en 1892 où le vice-consul de France à Rabat se plaint que le président anglais *ne s'occupe que de percevoir les droits et taxes mais ne s'intéresse que peu à la ville et à ses environs qui sont devenus des dépôts d'ordures et de charognes.* Dans tous les courriers et dépêches consulaires concernant ces problèmes on est frappé par l'absence de mention aux médecins (on parle quelquefois de visites médicales mais jamais de celui qui les fait), en revanche droits et taxes tiennent une grande place !

Le docteur Castex

tal de Tanger et le service médical du consulat de France sont décapités. Le ministre de la Guerre et le gouverneur de l'Algérie refusent d'y détacher des médecins militaires.

Le ministre de France, Aymé d'Aquin, en 1867, fait alors appel à un médecin privé, déjà âgé de soixante ans, le docteur Ranquet. Celui-ci assurera le service de l'hôpital de Tanger de 1867 à 1874, date de son décès.

Plusieurs candidats à sa succession se désistent trouvant les avantages matériels insuffisants.

Le ministre de France, en 1874, Charles Tissot, essaie alors de faire venir un médecin gibraltarien, le docteur Migueres (ou Miguérès ?) qui vient finalement en 1877 s'établir dans la ville du Détroit. Il exerce à l'hôpital.

En 1891, arrive à Tanger un médecin d'origine russe, mais de culture française, diplômé de la faculté de Paris, le docteur Zeiwig Spivaloff. C'est lui qui va présider au transfert de l'hôpital (situé jusqu'alors en médina) sur le plateau du Marshan. En 1907, il est doyen du corps médical de Tanger.

D'origine juive, on ne sait trop s'il était réellement Français ou toujours Russe. Dans les années 1900-1902, avec le rabbin Léon Kalfon de Tétouan, il va animer la première propagande sioniste au Maroc avec la création de l'Association Shivat Sion. Cette activité aurait gêné les autorités françaises qui, au lendemain de la guerre de 1914-1918, l'auraient poussé à affirmer sa condition d'étranger (russe), niant qu'il ait pu être naturalisé[21].

En 1901, on trouve à Tanger le docteur Léon Cabanes. Il y assure pendant quatre années, bénévolement, le service du dispensaire situé en médina et ce ne sera qu'en 1905, lors de la création des dispensaires des Affaires étrangères, qu'il sera officialisé et rémunéré aux appointements de quatre mille francs par an à compter du 28 mars.

En 1906, le docteur Péan, médecin installé en ville, demande à être nommé médecin-directeur-adjoint à l'hôpital et, l'année d'après, à occuper le poste de Mazagan.

En 1898, arrive à la Légation de France un *drogman* (interprète) du nom de Fumey, qui

[21] Renseignements communiqués par J.-L. Miège qui les tient des descendants Laredo et Azencot qui poursuivirent cette action sioniste au Maroc dans les années 1931-1934.

fait venir son frère[22], médecin militaire en Algérie. Celui-ci est détaché aux Affaires étrangères comme médecin officiel à Tanger où il assume la charge de l'hôpital.

Devant l'afflux des consultants, le docteur Fumey crée le dispensaire français dans un ancien commissariat de police près du Grand Socco. Il assure également la surveillance médicale de la garnison marocaine de la ville à la suite d'un accord avec le gouvernement marocain.

Le 9 septembre 1904, il remet au ministre de France un important rapport dans lequel il fait un bref historique de l'hôpital de Tanger depuis la nouvelle construction sur le plateau du Marshan à sa réorganisation en 1900. Il attire l'attention sur le fait qu'il ne peut y avoir, faute de moyens, d'hospitalisation de plus de deux jours. Il note que les médecins français, au dispensaire en particulier, ont « la cote » et il donne des statistiques :

1901 : 1 200 hommes et 2 029 femmes.

1902 : 724 hommes et 1 574 femmes.

1903 : 1 272 hommes et 1 939 femmes.

La baisse du nombre des consultants en 1902 s'explique par l'ouverture du service médical de la *meballa.*

Le service de Santé de cette unité était déplorable, les casernements extrêmement insalubres, inacceptables pour des hommes sains et dangereux pour les malades. Les hospitalisations, qui étaient d'une trentaine de malades ou blessés en 1893 (trois cent cinquante journées), passent à soixante et une (mille neuf cent quarante-deux journées) en 1902. Le ratio à Tanger est de deux lits pour mille habitants, ce qui est inférieur aux nécessités d'une ville.

Il s'intéresse aux problèmes d'hygiène (les eaux usées qui s'évacuent non loin de la citerne d'eau de boisson). Il demande qu'on revoit ces questions d'hygiène à la lumière des exigences de la science moderne, car, dit-il : *Tel qui arrive avec une pneumonie risque de succomber quelques mois plus tard de tuberculose pulmonaire.* Il demande qu'un infirmier soit logé sur place pour assurer la surveillance pendant les nuits.

Mais le rapport Fumey est surtout important par le fait que, s'appuyant sur le succès du dispensaire du Grand Socco, il préconise comme un moyen de rayonnement de la France au Maroc, la création de semblables dispensaires dans toutes les villes du pays. *On pourrait commencer par les villes où il y a beaucoup d'Européens ce qui permettrait au médecin de se faire une petite clientèle et d'être moins exigeant sur les émoluments, Mogador, par exemple, puis Casablanca.*

Il semble que ce rapport ait été retenu en haut lieu puisque, quelques mois plus tard, on décidait la création des dispensaires d'assistance médicale pour les villes portuaires, plus Fez et Marrakech, qui ouvriront en 1905. ■

Maxime Rousselle, *Médecins, chirurgiens & apothicaires français au Maroc (1577-1907).* 1996.

---

[22] Clément, Paul Fumey, est né le 2 août 1873, à Besançon (Doubs), marié à Tanger, en janvier 1903, avec Mlle Leopolda Guidice (de nationalité italienne). Décédé à Paris le 1er novembre 1922. Leur père, Auguste Fumey, était avocat et leur mère était Marie-Pauline Nodier.

Fromentin épistolier

Eugène Fromentin

Parti le 14 mai d'Alger, en compagnie de sa femme et d'Armand du Mesnil, Eugène traverse Blidah et Médéah. Tandis que Mme Fromentin rentre avec son oncle du Mesnil à Blidah, où elle résidera dans la famille de Charles Labbé, le peintre poursuit sa route vers Laghouat. La séparation est pénible, mais le voyageur s'attend à des choses neuves. C'est un devoir sérieux pour lui d'étudier ce pays du soleil et des sables.
Il faut que l'Algérie n'ait plus de secrets pour son art afin qu'on ne lui conteste pas le droit de peindre l'Afrique même dans sa saison chaude et ses régions calcinées. « J'aurai huit jours à peu près – soixante-quinze ou soixante-dix-huit lieues de désert, sables, dunes, plaines pierreuses – entre le Tell et moi; je pourrai parler sciemment des choses et des gens du désert, et je crois que, pour les esprits complets, cette solitude a sa poésie. »
Fromentin part donc en plein mois de mai avec un officier, chef du bureau arabe de Laghouat, une escorte et un convoi de Mzab (Arabes du fond du désert).

A Madame Eugène Fromentin.
Laghouat, 8 juin 1853.

« ... Tu recevras un croquis de notre maison, cela vaudra mieux que des descriptions qui ne pourraient te la faire comprendre. Ce qu'il faut que tu saches seulement, c'est qu'il n'y a ni porte extérieure, ni porte aux chambres. Nous avons simplement une couverture en manière de portière à la nôtre. Nous sommes à l'étage, car toutes les maisons de Laghouat en ont un, même assez élevé. On y monte par un escalier de pierre ou de boue, vrai casse-cou qu'il faut beaucoup de précautions pour escalader ou descendre sans danger. Notre chambre, par extraordinaire, est blanchie, mais le plancher est de boue, tantôt en poussière comme une route, tantôt en boue liquide ; aux heures où l'on peut abattre la poussière, nous y vidons un bidon d'eau. Il y a un châssis à la fenêtre, tendu d'une toile d'emballage qui n'amortit pas assez le jour, mais qui, du moins, laisse jour et nuit circuler un peu d'air. Je dis toujours *notre,* car M. Casins, le peintre, partage ma chambre... M. Bellemare en occupe une pareille sur la terrasse et porte à porte. M. Casins couche sur deux tréteaux, moi sur mon lit de cantine, sans matelas, bien entendu, mais sur la toile du fond on m'a

Eugène Fromentin, *Cinq Arabes debout* étude, 1874. Huile sur panneau, 31,9 x 40,4. The Ackland Art Museum. University of North Carolina - Chapel Hill.

prêté deux petits draps ; j'ai ma couverture de cheval pliée en deux, moitié dessous moitié dessus, je suis sérieusement très bien...

« Notre maison, qui se trouve être celle attribuée aux étrangers et qu'on a fait disposer et réparer exprès, doit d'ailleurs prochainement être convertie en bureau arabe. Le châssis de notre fenêtre, qui est scellé dans le mur, nous laisse apercevoir à travers la toile la grande place de Laghouat avec la maison du commandant en face et l'église un peu à gauche ; l'une est un ancien bain maure, l'autre est une ancienne mosquée. De notre terrasse, nous dominons d'abord un fouillis de têtes de palmiers et par-dessus tout le sommet de la ville du côté de l'est.

« Je t'ai dit nos habitudes ; elles sont réglées sur les habitudes du climat. A quatre heures et demie, je m'éveille à la diane, Martin fait le café maure ; le café pris, nous partons. Nous déjeunons à l'heure où sonne la retraite ; à deux heures, sonne de nouveau la diane du milieu du jour ; mais je suis déjà au travail à ce moment-là. Seulement il faut suivre l'ombre étroite des petites rues ; au surplus, la chaleur est jusqu'à présent tolérable et ne dépasse guère nos étés de France. Les soirées sont fraîches, les matinées le sont aussi. Tu me reconnaîtras, si je te dis que je n'ai pas

Eugène Fromentin, *Vue de Laghouat* esquisse, 1854, Huile sur panneau, 64,5 x 54. Musée national Zabana, Oran.

cessé de sortir jusqu'à dix heures avec mon Paletot ouaté et mon pantalon de drap.

« J'ai chaud, mais ne souffre pas. La moindre impression de froid m'est plus désagréable qu'un excès de chaleur.

« *Au soir.* – Je ne te reviens que pour un moment, car nous avons dîné tard, je tombe de besoin de dormir. La soirée est fraîche, excepté dans nos chambres. Du vent, mais une nuit sans nuage, jamais je n'ai vu tant d'étoiles. Les palmiers font autour de la maison le bruit de la mer, bruit qu'accompagnent toute la nuit les innombrables murmures des grillons et des grenouilles. Le désert est ce que je l'ai vu, peut-être un peu plus fauve, un peu plus morne ; passant du gris au brun clair, et terminé à l'extrême limite par une ligne à peine discernable de couleur violette. Les montagnes, de forme bizarre, sont d'un ton superbe. La terre est nue ; les arbres y poussent, on le sent, dans un sol ingrat ou négligé ; ce qu'il y a d'orge est trop maigre et trop pauvre pour s'appeler des moissons. La ville est belle et admirablement située. Elle s'enveloppe de l'est à l'ouest entre deux rochers qu'elle couronne à ses deux extrémités de tours et de remparts. Les fortifications du couchant, battues en brèche par notre artillerie, ont été depuis abattues et remplacées déjà par des tra-

vaux de défense française. La casbah Dar Ofâh, « maison du rocher » est bâtie sur un rocher blanc, blanche elle-même, c'est le seul monument qui soit crépi et blanchi à la chaux. Le reste est en terre grise uniformément, rose le matin, dorée le soir, noirâtre à midi, suivant qu'elle est frappée par le soleil levant. par le soleil couchant, ou éclairée par-dessus par le soleil perpendiculaire.

« A cette dernière heure, le terrain, gris comme les murs, mais semé partout à fleur de terre, de saillies blanches du rocher sur lequel est bâtie la ville, le terrain étincelle de soleil dans les étroits corridors des rues.

« Du sommet de la ville, l'horizon du sud est immense, sans ondulations, très distinct jusqu'à ses limites et je l'ai toujours vu tranché crûment, comme une raie violette, sur le fond couleur d'argent du ciel. A l'est, à l'ouest et au nord, la vue s'arrête à des montagnes rocheuses, tantôt roses, tantôt fauves, rayées dans leur hauteur de larges bandes de sable jaunâtre apporté sur les pentes par le vent du sud. Tout cela est très grave, plein de grandeur, et d'une forme et d'un aspect qui ne permettent pas d'oublier qu'on touche au pays de la soif et qu'on est sur la limite du grand désert. On parle ici des *Chambas* et des *Touareg,* comme on parle à Alger des Sahariens, nos voisins. Nous avions avec nous dans notre suite le *Chambi* qui a fourni à M. Daumas les renseignements pour son livre, celui-là même dans la bouche duquel il a mis le récit du voyage.

« Il n'y a que très peu de haïks de couleur, encore sur le dos des petites juives et en loques. Les Ouled-Nayls elles-mêmes, qui forment en partie la population féminine de Laghouat, portent le haïk et le voile blancs, c'est-à-dire exactement couleur de boue, avec des parties graisseuses et couleur de suie qui les rendent à peine aussi clairs que les terrains. Il y a des petites filles charmantes de tournure, même au milieu de leur indigence. Jusqu'à présent, je n'ai fait que des dessins du pays même, je l'aurai sous toutes ses faces, et avec une exactitude qui peut avoir son double intérêt. Demain nous aurons enfin, je crois, après de nombreuses recherches, l'occasion de dessiner des figures.

« *Jeudi soir 9 juin.* – Il est neuf heures, je n'ai pu te revenir plus tôt, et encore nous avons une visite ; je t'écris sur mon genou, tout en soutenant la conversation.

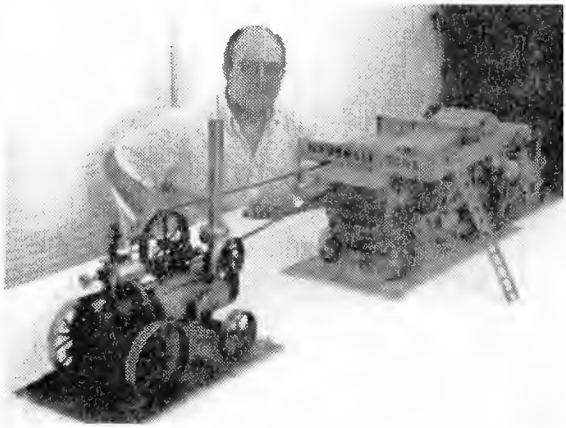
« Il fait un temps admirable, la journée a été une des plus belles peut-être que j'aie vues en Afrique. Je voudrais avoir quarante bras et des journées sans nuit et un cerveau à l'épreuve de toute fatigue. C'est décidément bien beau!... » ■

Eugène Fromentin, *Correspondance et fragments inédits,* Biographie et notes par Pierre Blanchon, Paris, Plon, 1912.

Charrettes, charrues, et chariots d'autrefois

Norbert Bury

Lorsque l'on découvre les modèles réduits que Norbert Bury a exécutés, on est envahi de multiples sentiments. Tout d'abord domine l'admiration devant la perfection du travail, puis la curiosité (comment, pourquoi, pour qui ?), enfin le respect devant cette forme de souvenir. Tous ces engins roulent, les machines fonctionnent et l'on se prend à rêver à la vie de ces hommes qui se sont réellement servis de ces beaux objets.



Mercier-Lacombe était, en 1927, un joli village entre Sidi-Bel Abbès et Mascara. Mon premier souvenir est lié à un arbre, un énorme térébinthe dont le tronc était si gros qu'il fallait trois hommes, bras étendus pour en faire le tour. Pour la Saint-Michel, il y avait fête au village et l'on installait l'orchestre sur un plancher reposant sur deux branches maîtresses. Hisser le piano, les chaises et les musiciens sur cet arbre était un spectacle qui fascinait les enfants que nous étions. Quatre autres térébinthes de taille plus modeste et des palmiers ornaient la place du kiosque et de la mairie, tous ces arbres arrosés par une source dont l'eau pure désaltérait les danseurs et les enfants qui couraient en se poursuivant à l'ombre de l'arbre gigantesque.

J'habitais la ferme avec mes parents. Mes grands-parents avaient quitté leur Alsace et leur Lorraine pour fonder, en Algérie, une famille d'agriculteurs. La ferme étant trop éloignée de l'école, on m'y amenait en carriole et je ne revenais que le jeudi et le dimanche. C'est en souvenir de cette carriole que j'ai fait cette maquette où j'ai respecté l'élégance de la carriole de mon enfance. En la regardant, il me semble encore entendre le trot du cheval, sentir l'air vif et voir les champs étinceler au soleil levant sous la gelée blanche.

Plus tard, j'ai vécu à la ferme au rythme de la terre et des récoltes, succédant à mon père comme celui-ci avait succédé à son père. La vie a semblé s'arrêter pour moi lorsque, en 1958, une bande de fellagha, armée de haches, a brûlé la ferme, tuant les chevaux et détruisant tout le matériel.

Il me fallait réagir pour mes enfants et j'ai monté un atelier de mécanique à Mercier-Lacombe. Il me semblait que la vie me souriait encore. Mais, comme beaucoup d'autres, il m'a fallu à nouveau tout quitter et me retrouver à Béziers, chercher et, par chance, trouver du travail, se perdre dans ce travail, refuser de laisser la douleur m'envahir. Tout cela m'a amené jusqu'à l'âge de la retraite. Une retraite bienvenue puisqu'elle me libérait de bien des contraintes mais qui, assez vite, fut envahie par mon passé, par tous ces souvenirs qui m'étouffaient parfois.

C'est alors que m'est venue l'idée, puisque j'avais gardé mon atelier et que j'étais assez adroit, de faire des modèles réduits mais pas n'importe quels modèles réduits. Je voulais en quelque sorte exorciser mon passé, tout en revivant les scènes de mon enfance, de ma ferme.

J'ai commencé par la charrue à deux bêtes utilisée par les premiers colons pour défricher et arracher les palmiers nains et les jujubiers, une charrue utilisée dans les fermes jusqu'en 1962. Puis j'ai fait un chariot tiré par cinq chevaux et qui pouvait porter 50 sacs de blé de 100 kg ou 6 demi-muids (fût de 600 l) et qui servait à transporter les bottes de paille et rentrer les fourrages. Chaque ferme en avait au moins un.

Une fois le chariot terminé, j'ai entrepris de faire la carriole dite bel-Abésienne des années 1920, carriole de luxe, souple et confortable, l'un des souvenirs les plus émouvants de mon enfance.

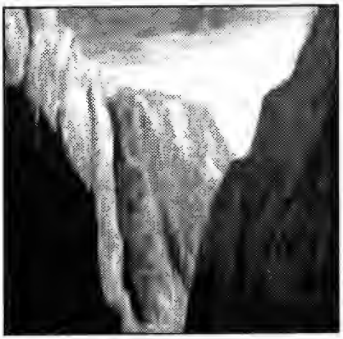
Vint ensuite le tour de la batteuse, et pour cela il m'a fallu faire appel à ma mémoire car je voulais y mettre tous les détails, châssis en chêne assemblé par mortaises, bielles de vilebrequin équipées de deux demi-coussinets en bronze et prévues pour le graissage. Le contre-batteur est réglable ainsi que le contre-broyeur et le contre-hacheur ; le trieur peut être écarté ou refermé pour sélectionner les petites graines. Cette batteuse est entièrement démontable, les grilles sont amovibles et elles fonctionne comme une grande.

On me pardonnera d'avoir donné tant de détails sur cette batteuse, mais elle a nécessité 1 200 heures de travail et plus de 800 vis, écrous et boulons. Ce modèle, à l'échelle 1/10, est celui de la Marshall 1,37m type allongé des années 1920-1925.
Il me fallait achever l'ensemble avec la locomobile que j'ai faite d'après une photo, sans plan en m'aidant d'une encyclopédie pour le système de tiroir à vapeur dont j'ignorais complètement le fonctionnement. Le modèle marche à la vapeur mais par commodité je la fais fonctionner à l'air comprimé et elle entraîne la batteuse. Vue de loin, on peut s'imaginer être encore là-bas en train de dépiquer. De marque Ruston, cette locomobile développait 18 CV et pesait 6 tonnes. Mon modèle réduit à l'échelle 1/10 a nécessité 825 heures de travail et fonctionne à une pression de 2,5 bars.
Ces maquettes, je les ai faites pour ma joie personnelle mais en pensant que ces outils avaient été les instruments de mes ancêtres, les témoins de leurs efforts pour faire de cette terre parfois ingrate un pays prospère.

Je dédie à tous mes ancêtres cette collection, en hommage à leur courage. ■

Jacqueline Gard Urbanek ou le bonheur de peindre

Nous sommes heureux de présenter aujourd'hui dans *Mémoire plurielle* un peintre dont le talent et la sensibilité nous ont particulièrement touchés. André Appel fait une présentation de Jacqueline Gard Urbanek, puis c'est elle-même qui se livre en quelques lignes, nous faisant ainsi mieux apprécier son œuvre.



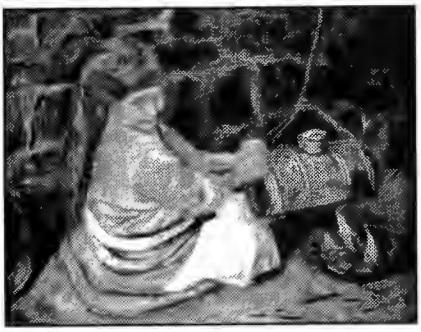
Les Gorges du Dadès

Jacqueline Gard Urbanek est née à Saint-Aulaye en Dordogne, le 14 novembre 1921.

Très douée à la fois pour le dessin et la peinture, elle semble aimer particulièrement les tons chauds. Dans ses portraits d'enfants, ses dons aigus d'observation sont remarquables et dans ses paysages marocains (notamment *La Vallée des rois*), on appréciera son sens de l'espace et du monumental.

Après des études primaires en Dordogne puis à Oran, et secondaires à Oran et Alger, elle fait des études de Lettres classiques à la Faculté des Lettres d'Alger en même temps que des études aux Beaux-Arts d'Alger. La guerre venue, elle sert comme officier dans la 1ère Armée française. Après son mariage avec un Américain, elle étudie la peinture et la sculpture à la North Shore Art League en Illinois. Elle a été l'élève de Brayer à la Grande Chaumière à Paris.

Ses techniques sont l'huile, l'aquarelle, le pastel, le fusain, la mine de plomb.



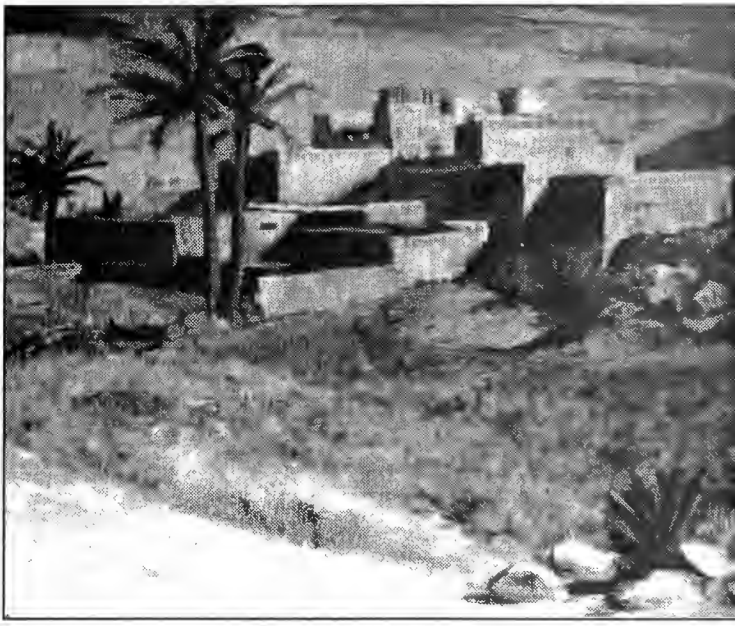
Dans le Sud marocain

On peut voir certaines de ses œuvres au Musée du tabac et du vin à Bergerac et à Saint-Maur à l'Ecole des Tilleuls. De nombreuses toiles sont dans des collections privées en Italie, en Allemagne, en Belgique, aux Etats-Unis et en France.

L'Afrique du Nord restera pour elle inoubliable et elle a gardé en mémoire tous les paysages de Tunisie (Hammamet, 1975) et du Maroc (Marrakech, 1988 - Agadir, 1991). L'Algérie restant très proche de son cœur et de sa sensibilité d'artiste.

André Appel

Aussi loin que me porte mon souvenir, il y a la joie physique de regarder, et l'étonnement qu'en remuant d'une certaine façon l'épaule, le bras et la main avec un crayon, on puisse faire apparaître, sur une feuille blanche, un motif qui corresponde à cette perception. Non sans mal : parmi mes premiers souvenirs, il y a des crises de rage parce que mes "dessins d'enfant" n'étaient en rien ce que je cherchais. Je voulais apprendre. Et l'on a commencé très tôt à m'apprendre. A dessiner seulement : en ces temps lointains, on se mettait à la couleur beaucoup plus tard, il fallait d'abord maîtriser le dessin.



La Petite Casbah (Sud marocain)

J'ai commencé l'huile à seize ans, en Alger. Dure bataille avec ces couleurs si crues au départ, si dangereusement maniables, pour exprimer les nuances de la lumière. Celles qui mettaient l'eau à la bouche de maman qui partageait mon goût physique, gourmand, de la couleur. Qu'elle était belle, cette lumière d'Alger comparée à juste titre à celle d'Athènes! Expérience interrompue par la disparition de la toile et des tubes dans les magasins spécialisés, avec la guerre de 39-45. Il a fallu bien des péripéties, et l'amour de John, mon mari, pour que je retrouve après la guerre, sur un autre continent, les éléments de ma bataille personnelle.

La bataille continue, un demi-siècle plus tard. Dans les meilleurs cas, j'ai l'impression que le pinceau marche tout seul, que je suis un peu en dehors, à la fois juge et partie. Qui dira les effets du hasard dans la manipulation de la matière ? Avec le temps vient la paix. J'ai des tableaux autour de moi, qui n'existent que par moi, et qui me rendent, en *feedback*, les moments de joie attentive dans lesquels ils ont été conçus. En dehors des modes et du temps, ils sont mon identité.

Jacqueline Gard Urbanek

La Vallée des Roses (Maroc)

SALONS ET EXPOSITIONS

Salon des artistes français
Salon des indépendants
Société internationale des Beaux-Arts (SIBA)
Société nationale des Beaux-Arts (SNBA)
Salon d'automne
Salon Violet
Académie européenne des arts
Peintres du spectacle
Salon du XVIe
Divers salons de province (Blois, Bergerac, Dijon...)
Salons de banlieue parisienne (Clichy, Versailles...)
Depuis 1962, elle a exposé personnellement à Paris, à Montpellier, à Nantes, en Italie, aux Etats-Unis Chicago, Fort Launderdale, Los Angeles) et a exposé en groupe aux Etats-Unis, en France, en Chine.

PRIX ET RÉCOMPENSES

Prix du gouverneur de l'Algérie (1937)
Prix de la vigne et du vin à Montpellier (1964)
Médaille d'argent des Arts et Lettres (1964)
Médaille du conseil général de la Seine (1964)
Grand prix des vins de Bergerac (1966)
Prix du Salon de Dijon (1967)
Prix du conseil général de Blois (1967)
Prix Bernheim de Villiers (Salon des artistes francais) (1967)
Prix du Salon de Versailles (1968)
Prix Irma Lukinovic (Salon des artistes français) (1968)
Prix de l'Yser (Salon des artistes français) (1973)
Prix Hemming Fry (Salon des artistes français) (1974)
Prix Eugénie Bergès (Salon des artistes français) (1979)
Prix Irma Lukinovic (Salon des artistes français) (1981)
Médaille de vermeil du Salon de Printemps (Clichy) (1984)
Croix de vermeil Mérite et dévouement français (1991)
Médaille de vermeil Arts Sciences et Lettres (1992)
Prix Bernheim de Villiers (Salon des artistes français) (1992)
Prix Louis Dumoulin (Salon des artistes français) (1993)
Croix d'or Mérite et dévouement français (1995)
Médaille d'or Arts Sciences et Lettres (1996)
Prix France-Afrique (Société internationale des Beaux-Arts) (1997)

Soir à Hammamet

Fondatrice du prix John Urbanek

Repères bibliographiques

Janine de la Hogue

Juger en Algérie (1944-1962), par un collectif d'auteurs. *Le Genre Humain*, revue semestrielle, Le Seuil. 95 F.

Publication du colloque qui s'est tenu à Bordeaux le 15 décembre 1995 sous l'égide de l'Ecole nationale de la magistrature, *Juger en Algérie* donne un aperçu des opinions que l'on peut se faire de la justice dans une situation donnée, en un temps particulier. En effet, même si les magistrats algériens faisaient les mêmes études que leurs collègues métropolitains, ils faisaient, en plus, une année de législation algérienne et étaient confrontés à des problèmes spécifiquement algériens. La photo qui figure sur la page de couverture illustre mieux qu'un long discours la spécificité de cette magistrature. Comme le dit Jean-Marc Théolleyre dans son introduction : "Il ne faut pas s'y tromper. En intitulant *Juger en Algérie* ... leur colloque... les organisateurs entendaient mettre l'accent sur une justice et des juges confrontés à une situation donnée, c'est-à-dire à l'Algérie colonisée puis à la guerre d'Algérie." Ces mêmes organisateurs ont voulu donner à leur démarche, au-delà de l'aspect scientifique, une réalité plus humaine en interrogeant des magistrats présents en Algérie à la période étudiée : 1944-1962. Des communications de type plus général ont été faites comme, par exemple, celle de Guy Pervillé : *La politique algérienne de la France (1880-1962)* ou celle de Dominique Gros : *Sujets et citoyens en Algérie avant l'ordonnance du 7 mars 1944*, mais l'accent a été mis plus particulièrement sur la justice durant la guerre d'Algérie : de Christian Guéry, *Du bon usage de la justice pénale pendant la guerre d'Algérie*, ou Sylvie Thénault, *Assignation à résidence et justice en Algérie (1954-1962)* et dans les témoignages de Jean-Jacques de Félice et André Frézouls, *Etre avocat pendant la guerre d'Algérie* ou Robert Partzloff, *Etre procureur militaire pendant la guerre d'Algérie*. Pour les témoignages, Georges Apap, interviewé sur la carrière d'un magistrat en Algérie, confiait : "Personnellement, j'avais choisi la magistrature algérienne parce que j'étais né en Algérie et que je n'envisageais pas d'en partir... Les juges d'Algérie ne manifestaient pas le désir d'aller exercer en métropole ; la plupart étaient nés en Algérie et ils envisageaient d'y rester, comme moi-même. C'était une carrière normale pour eux." A la question : L'accès à la justice était-il facile ? Pierre Bora répond : "Il était extrêmement facile, car la procédure tenait un rôle très secondaire. Elle avait été conçue pour être simple." Et à la question : Vous pensez que les musulmans avaient une plus grande confiance dans la justice que dans l'administration ? voici la réponse de Jean Blasi : "Je peux l'affirmer. Ils ont toujours eu confiance en la justice." Ces témoignages apparaissent tout à fait objectifs et reflètent bien les opinions de magistrats ayant exercé leur fonction en Algérie, sur le terrain. Ce qui n'est pas forcément le cas d'autres communications de ce colloque qui sont plus sensibles à

des opinions politiques personnelles. Il nous reste à souhaiter voir publier un ouvrage sur la justice en Algérie avant 1944 et retraçant les difficultés des juges du bled mais aussi leurs joies et surtout les satisfactions de se savoir intègres.

Lyautey avant Lyautey, par Pascal Vénier, préface du professeur Miège. L'Harmattan. 175 F.
Dans sa préface, le professeur Miège souligne l'intérêt de l'ouvrage de Pascal Vénier : "Cet ouvrage comble une étrange lacune : le manque d'études – et d'intérêt – pour la formation de la pensée coloniale de Lyautey... Le voici replacé dans une perspective historique qui le sauve du manichéisme des idéologies antagonistes... Un Lyautey nouveau se dégage de son livre : plus contrasté, divers et contradictoire. Plus humain en un mot." Ce livre "permet de rencontrer une *doctrine* qui, à partir d'une double philosophie – patriotisme colonial et respect de l'Autre – forme un ensemble plus cohérent que les multiples recettes politiques et militaires ou politico-militaires... Un livre désormais indispensable à toute réflexion ou étude sur Lyautey". Nous ne pouvons que vous engager à suivre l'avis de Jean-Louis Miège et à vous plonger dans le texte de Pascal Vénier, ancien élève de l'Institut d'histoire des pays d'Outre Mer à Aix-en-Provence, actuellement maître de conférences à l'Université de Salford à Manchester en Grande-Bretagne.

Ahmed, connais pas, le calvaire des harkis, par Bernard Moinet. Editions Godefroy de Bouillon. Cet ouvrage peut être commandé directement à l'auteur : Bernard Moinet, 29 rue Max Dormoy, 75018 Paris. 195 F. port compris. Préciser si l'on désire une dédicace. Cet ouvrage fut écrit en 1978 et parut, nous dit l'auteur, "en 1980 après bien des difficultés. Il s'agissait, à l'époque, de combler un silence coupable et de répondre à un besoin urgent d'information et d'action... Les faits rapportés sont absolument authentiques. Les documents photographiques ont été pris sur place. Les déclarations officielles, les discours cités ont été intégralement enregistrés sur bandes magnétiques... et sont à la disposition des lecteurs." Quelques années plus tard, Bernard Moinet estime qu'il lui faut refaire une édition de son livre qui avait tant ému les premiers lecteurs. La nouvelle édition tient compte de la situation pratiquement inchangée des harkis malgré toutes les promesses faites et les discours entendus. Un témoignage bouleversant, à faire lire à tous ceux qui ignorent encore ce douloureux problème. Bernard Moinet est également l'auteur de trois cassettes d'images et de documents d'archives qui, nous dit-il, "permettront de juger, de transmettre et de sauvegarder l'honneur de l'Histoire".

La traversée du mal, Germaine Tillon. Entretien avec Jean Lacouture. Arléa. 85 F.
Germaine Tillon est un personnage "incontournable", comme on dit maintenant, de l'ethnographie, une science qu'elle a pratiquée depuis 1930, de l'Aurès à la casbah d'Alger et jusqu'aux portes de l'enfer nazi. "L'Algérie que j'ai connue entre 1934 et 1940 était un pays honnête et sûr. Je me déplaçais souvent pour mon travail (une longue enquête sur les apparentements des fractions) et je laissais tout ce que je possédais dans une sorte de caverne, fermée uniquement par un vieux tapis de sol que maintenaient deux pierres. Je laissais là tout ce que j'avais, c'est-à-dire deux cantines et mon matériel de campement. Ensuite je partais à

cheval pour plusieurs jours et personne ne m'a jamais volé, ne serait-ce qu'une ficelle." Une réflexion qui ne manquera pas de toucher tous ceux qui ont vécu dans le bled des expériences semblables. Tout au long de cet entretien, Germaine Tillon donne son opinion sur de nombreux sujets tels que la polygamie, le voile (elle souligne qu'en Aurès à cette époque aucune femme n'était voilée), l'urbanisation qui a entraîné la clochardisation. Jean Lacouture, en présentant Germaine Tillon et après avoir raconté son "aventure" à Ravensbrück (où elle retrouve sa mère et apprend, deux jours après, sa mort en chambre à gaz), nous dit : "Qui mieux qu'elle, ayant surmonté la mort certaine, le dégoût du Mal absolu et la douleur extrême, pouvait s'entremettre en Algérie et interpeller ceux qu'elle a appelés superbement les ennemis complémentaires – tant que les déchirures irréparables ne furent pas provoquées." Une réflexion aussi de l'ethnographe : "Je crois aussi qu'il y a quelques bons côtés chez les êtres humains, et que ces bons côtés peuvent devenir dominants. Mais je me méfie beaucoup des mauvais côtés."

Journal de route de Marcel Ruault. Maroc, 1913-1915, présenté et commenté par Maxime Rousselle. 45 F.
Cet opuscule est essentiellement destiné aux membres des associations d'anciens Français du Maroc qui s'intéressent à l'histoire de la présence française dans ce pays. Nous pensons donc que nos lecteurs sont tout à fait concernés par ces récits, témoignages de ce qu'était la vie des militaires en colonne à cette époque héroïque. A signaler aussi *Carnets de route du docteur Graindorge. Maroc 1911-1914*, présentés et illustrés par Maxime Rousselle. 100 F. Intéressant document qui permet de mieux connaître ce qu'était ce pays, habitants et occupants militaires. A commander au docteur Maxime Rousselle.

Parcours d'un privilégié, par Albert Landy. Mémoire de notre temps. Jean-Pierre Hollender. 100 F.
Albert Landy est le pseudonyme choisi, par pudeur peut-être, par notre ami André Lanly, l'auteur du remarquable et irremplaçable ouvrage : *Le français d'Afrique du Nord.* Poussé par sa fille aînée, il nous raconte une vie qui fut loin d'être toujours privilégiée malgré le titre qu'il donne à son texte, en France puis en Afrique du Nord. Le Maroc d'abord, au lycée de Casablanca, puis en 1939 après des vacances tronquées en Auvergne, retour en Afrique du Nord, le Liban, la Syrie, Bizerte et enfin de nouveau Casablanca... et l'arrivée des Américains. Après sept années passées à Rabat, il est envoyé à Oujda, puis à Alger, comme inspecteur d'académie. Enfin, comme beaucoup d'autres, il dut quitter Alger après quelques aventures décevantes qui l'ont laissé assez amer. Ce "privilégié" a donc eu un parcours chaotique fait de bonheurs et de tristesse où le travail, la famille et un certain amour de ces pays du soleil ont bien rempli sa vie.

Les mille et une nuits, par Naguib Mahfouz. Sinbad-Actes Sud. 128 F.
Auteur de plus de cinquante romans et recueils de nouvelles, Naguib Mahfouz a reçu en 1989 le prix Nobel de littérature. Il s'attaque ici à une tâche éminemment difficile : prendre la suite de Schéhérazade, continuer à charmer le sultan Schariar qui, au lieu de la mettre à mort l'a gardée comme épouse. A condition, bien entendu, que son inspiration ne soit jamais prise en défaut.

Pari tenu et gagné par Naguib Mahfouz dans une imagination folle ou sage, en tout cas pour nous fort plaisante.

Proverbes et dictons kabyles : l'expression d'un peuple, par Mohamed Grim. Préface de Dominique Daguet. Librairie Bleue. Espace Argence, 20bis bld Gambetta, 10000 Troyes.
"Offrant au public de langue française ces proverbes et dictons kabyles qui ont bercé mon enfance... je n'ai pas de meilleure manière de participer à la préservation de la destruction d'une richesse où se découvrent souvent des expressions particulières et savoureuses qui rythment la vie quotidienne des Kabyles, attachés viscéralement à leur terre ancestrale." A travers proverbes et dictons, c'est l'histoire du pays kabyle qu'évoque avec amour Mohamed Grim, poète et diplomate de carrière. "Etre de chagrin, de détresse, ma solitude se renforce d'avoir perdu, comme mes frères pieds-noirs il y a plus de trente ans, l'Algérie chaleureuse de mes souvenirs d'autrefois... Je ne sais si je parviendrai un jour à supporter mon arrachement des entrailles mêmes de ma mère la Kabylie; mais à jamais mon cœur restera attaché au Djurdjura, à jamais marqué par cette terre qui fut mienne." Et voici quelques proverbes et dictons kabyles : "Feu ne laisse que cendre. Qui vivra, on parlera de lui. Il chante quand il a faim. Qui est sans parent appelle un chien "mon oncle". Ne réveille pas le nid de guêpes. Mourir dans l'honneur vaut mieux que vivre dans le malheur. Le jour où les figues lâcheront de la sauce ! Les langues se disent des douceurs, mais les cœurs se lancent du feu." En fin d'ouvrage, des repères sous forme de notes sur des personnalités berbères de Massinissa à Saint-Augustin. Puis une note sur l'histoire de la Berbérie. Un livre émouvant qui nous touche particulièrement. Du même auteur : *L'astre éclaté*, préface de Jehan Despert. L'Harmattan. Superbe livre de poèmes dédié à la Kabylie et qui a reçu en 1996 le prix Thyde Monnier de la Société des gens de lettres.

Le refus, une vie de femme, par Andrée Montero. L'Harmattan. 85 F.
Andrée Montero, actuelle présidente du Cercle algérianiste, est l'auteur de huit ouvrages, dont *Rio Salado* (Privat), prix de l'Afrique méditerranéenne et *Les vignes rouges* (Le Seuil), prix du roman de l'Académie du Languedoc. Dans ce roman, une femme refuse de croire à la mort de son mari, parti en Argentine dans les années cinquante. Et ce malgré les réticences de sa belle-famille qui n'apprécie guère de la voir partir à la recherche de son mari jusqu'en Argentine, et les difficultés qu'elle rencontre en Argentine même. Pourtant jamais elle ne cède, jamais elle ne renonce. Un roman plein de sentiments et de pudeur.

Ecoute avec les yeux ma Kabylie qui chante, par Lyla Braci. Auto-édition. Chez l'auteur. 80 F.
"Ecoute avec les yeux est une expression symbolique, typiquement kabyle, l'œil représente le soleil, l'éclat de l'intelligence, l'esprit de discernement, de compréhension. L'oreille se situe au niveau de la pensée, de la perception, de la sensibilité, de l'attention. Cette expression signifie : apprendre la vie en regardant, en observant le monde et l'environnement quotidien. Entendez par là, avec l'œil du cœur." L'auteur, dont les parents sont kabyles, est l'épouse d'un officier français. Si elle vit en France, elle retourne régulièrement en Algérie dans sa

famille. Comme elle le dit elle-même, elle a "pensé tout son récit en kabyle, l'écrivant en français". A travers l'histoire de sa famille, elle veut lancer un message à tous ceux qui tentent de vivre entre deux cultures mais qui gardent au cœur un profond esprit d'amour.

Le vol à voile en Algérie (1862-1962), par Pierre Lajarrige et Charles Rudel. Auto-édition. Saint-Ferréol, 31250 Revel. 200 F + 30 F. de port.

Dans son avant-propos, Pierre Lajarrige explique : "L'Algérie, avec ses Atlas élevés, ses Hauts-Plateaux ensoleillés ou balayés par les perturbations, ses côtes frappées par le vent de la mer et ses régions présahariennes arides, offre les contrastes géographiques et climatiques favorables au vol à voile sous toutes ses formes... Dès 1862, pour Louis Mouillard, un peu plus tard pour les autres grands théoriciens du vol à voile tels que Jean Bretonnière, Clément Ader et Julien Serviès, l'Algérie est le champ expérimental par excellence." Et l'auteur cite ceux qui furent des acteurs de cette discipline et accomplirent des prouesses en Oranie comme dans le Constantinois. Il rend hommage à Charles Rudel, initiateur et co-rédacteur du livre qui n'a malheureusement pas eu le plaisir d'en voir la parution. Ce superbe album, environ 240 photos et cartes, nous donne l'histoire trop peu connue de ce sport. Il complète admirablement le livre que Pierre Lajarrige avait publié en 1992, *L'aviation légère en Algérie, 1909-1939*, qui avait beaucoup intéressé nos lecteurs et adhérents.

Archéologie aérienne de l'Aurès, par Pierre Morizot. Editions CTHS. 450 F.

Jacqueline Barbin, présidente du CRECHE (Centre de recherches et d'échanges interdisciplinaires sur l'Homme et son évolution), a bien voulu nous autoriser à reprendre un texte qu'elle a fait paraître sur ce remarquable ouvrage. "L'archéologie à partir de prises de vue aériennes : de 1956 à 1962, notre Armée de l'Air avait, à des fins militaires, entièrement photographié l'Aurès à basse altitude. Ayant eu connaissance de l'existence de ces documents et à défaut de pouvoir, ces dernières années, poursuivre ses travaux directement sur le terrain, Pierre Morizot, à peine achevée sa carrière diplomatique, a formé le projet de poursuivre ses explorations de ce massif (entrepris lorsqu'il avait tout juste dix-neuf ans avec son frère Jean, alors administrateur civil à Arris) et des vestiges romains et autres qu'il recèle, à partir de cette observation aérienne très complète et de lui confronter les résultats des prospections conduites au sol... Ce superbe ouvrage qui devrait intéresser autant les chercheurs historiens, géographes, archéologues que tous ceux qui ont noué des liens avec l'Algérie et qui seront heureux d'explorer l'Aurès grâce à ces extraordinaires vues d'avion (photographies réalisées par l'Armée de l'Air à basse altitude de 1956 à 1962) si minutieusement interprétées par Pierre Morizot aidé dans ce travail par d'excellents collaborateurs. Son format 21 x 24 permet la mise en valeur de la centaine de photos en noir et blanc commentées et accompagnées de cartes et de schémas interprétatifs des sites et des vestiges romains, et une synthèse générale sur l'Aurès à la fin du monde antique et l'Aurès de la conquête arabe à l'indépendance de l'Algérie donne tout son sens à ce travail." ■

Qui était le treizième homme ?

Guy Chappelet

La vie du général Leclerc de Hautecloque, maréchal de France, est en elle-même fort étonnante, mais sa mort, dans des circonstances tragiques, il y a juste cinquante ans, a été la conclusion singulière d'un destin hors du commun.
Le 28 novembre 1947, dans le Sud algérien, se produisait l'accident d'avion qui coûta la vie au général Leclerc et à ses compagnons. Guy Chappelet, ancien du Service des études du réseau des chemins de fer de la Méditerranée au Niger, fut un témoin et s'est penché sur une énigme jamais élucidée : Qui était le treizième passager de ce vol fatal et qu'est-il devenu ?

Pourquoi avoir escamoté ce treizième passager ? Douze corps (le général et ses onze collaborateurs) sont arrivés à Paris aux Invalides, via Oujda (Maroc), Alger et Toulon (traversée de la Méditerranée sur le croiseur Emile Bertin). Pourtant treize corps avaient été retrouvés sur le lieu de l'accident et à la chapelle ardente de Colomb-Béchar il y avait treize cercueils (douze seulement portaient un nom).
Qui était ce treizième passager ? A quel moment son cercueil a-t-il été éliminé ? En quel lieu a-t-il été inhumé ? Où sont les témoins, pourquoi n'ont-ils pas parlé ? Secret d'Etat ?
Au service des études du Méditerranée-Niger depuis 1942, je me trouvais à Colomb-Béchar à l'automne 1947 afin de mettre une dernière main aux calculs de la triangulation, que nous avions descendus jusqu'à Reggan et que je devais remettre à l'Institut géographique national.
Depuis mon retour de la guerre, j'emportais dans toutes mes missions ma caméra Kodak et je fixais sur la pellicule aussi bien les paysages sahariens que la vie des indigènes et celle des gens des brigades du service des études.
L'annonce de la venue à Colomb-Béchar du général Leclerc allait entraîner plusieurs manifestations dont un grand défilé sur la place des chameaux. Il y aurait la Légion, mais aussi la compagnie méhariste du Touat basée à Adrar (600 km au sud de Béchar). Celle qui, avec la prise de Ghat et Ghadamès en Tripolitaine, avait facilité le passage de la colonne Leclerc remontant du Tchad vers le Nord.
Par précaution et pour ne pas être refoulé par le service d'ordre, je m'étais fait établir par l'autorité militaire un laissez-passer afin de me déplacer librement au milieu des troupes sur la place des chameaux.

Je me trouve donc au milieu de la place en fin de matinée de 28 novembre. Le ciel est gris, sombre, il souffle un vent du Nord pas très chaud, un vent de sable par rafales. On bat la semelle et on commence à trouver le temps long.

Un peu avant midi, un mouvement se produit parmi les troupes. La Légion portée sur Dodge quitte son emplacement et traverse la place à vive allure, prenant la rue principale en direction de la gare. Je hèle, au passage, un légionnaire, lui demandant ce qui se passe. Sa réponse est brève : accident, général Leclerc. A partir de ce moment, j'ai essayé, en vain, de me faire prendre à bord d'un 4x4 de la Légion.

Je ne possédais pas de véhicule de service, mais je savais que le médecin du Réseau, le docteur J. Van Haecke, se trouvait en déplacement avec l'assistante sociale à Abadla, à 90 km au sud de Colomb-Béchar. J'ai pu le joindre par radio et il m'assura qu'il remontait immédiatement. En attendant son arrivée, je m'informai du lieu de l'accident ; plusieurs bruits couraient, on ne savait pas exactement, mais il se disait que c'était le long de la voie ferrée du Merniger, au nord de Colomb-Béchar. J'alertai également un ami des Etudes, R. Tomasson, un excellent photographe.

photo : R. Tomassor

extrait du film Chappelet

Le toubib arriva avec son assistante plus d'une heure après mon appel. Bien que quatre sur sa jeep, nous roulions à tombeau ouvert sur la piste de service à l'ouest de la voie ferrée, une piste qui épousait tous les mouvements de terrain.

A une soixantaine de kilomètres, nous avons trouvé les légionnaires au travail. Le remblai de la voie, côté ouest, était emporté sur plusieurs mètres, les rails arrachés. Une aile brûlait contre le talus. Les débris de l'appareil étaient dispersés de part et d'autre de la voie, mais surtout à l'est. L'avion semblait avoir percuté le sol à la verticale.

Nous étions entre Mengoub et Menabha, à 60 km de Colomb-Béchar, plus précisément au P.K. 384,500 de la ligne Bou-Arfa-Kenadza.

La Légion s'affairait au milieu des débris fumants. Certains brûlant encore contre lesquels on luttait avec les extincteurs à main des véhicules militaires.

Les légionnaires recherchent des corps ; ce ne sont que des lambeaux de chairs, à travers des éléments de l'avion pulvérisés et des vêtements déchiquetés qui, parfois, peuvent être identifiés par les papiers d'identité qu'ils renferment. Les restes humains sont placés dans des toiles de tente que quatre légionnaires emportent à l'ouest de la voie sur une zone plate faisant office de morgue et gardés par un légionnaire en armes.

A un moment donné, parmi les débris humains, est retrouvée la plaque de Grand officier de la Légion d'Honneur du général. C'est ce qui permettra de mettre un nom sur la toile de tente qui part rejoindre les autres. Par la suite, on retrouvera sa canne brisée.

L'avion du général était un Mitchell B 25 équipé d'une radio, mais à aucun moment il n'a signalé de difficulté technique en vol depuis son départ d'Oran-la-Sénia.

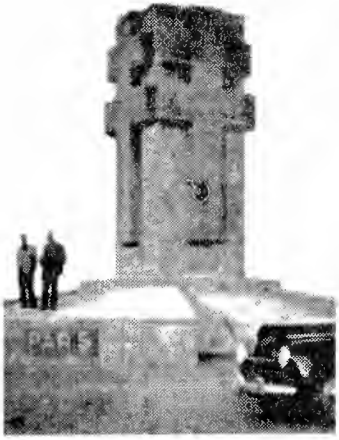
Le vent de sable soufflant en tempête, ce qui réduisait sensiblement la visibilité, le Mitchell suivait la voie ferrée du Merniger, sans doute pour être sûr de ne pas manquer Colomb-Béchar. Il avait été vu survolant à basse altitude les gares de Tamlet (Bou-Arfa) et Mengoub.

Vraisemblablement gêné par la très mauvaise visibilité, il a peut-être été surpris par la masse rocheuse de l'extrémité ouest du djebel Mehiriz que la voie ferrée contourne et une brusque manœuvre du pilote ou une turbulence due à cette masse rocheuse, a précipité l'avion sur la voie, pratiquement à la verticale. **Onze personnes étaient signalées accompagnant le général.**

Les corps furent transportés à l'hôpital militaire de Colomb-Béchar, où une chapelle ardente fut dressée dans un patio décoré de drapeaux tricolores et de palmes. La garde d'honneur à laquelle j'ai participé était assurée par l'armée et les anciens combattants français et musulmans.

Il y avait treize cercueils, car treize corps avaient été formellement récupérés sur les lieux de l'accident par les deux médecins présents. Le treizième cercueil ne portait pas de nom.

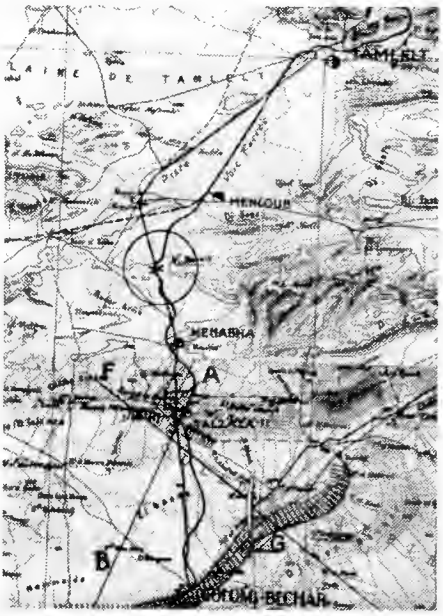
Voici la liste des douze passagers de l'avion :
Général Leclerc de Hautecloque
Colonel du Garreau
Colonel Frocchi
Colonel Clémentin
Commandant Frichement
Commandant Meyrand
Lieutenant de Lespinay
Lieutenant Filleboque
Lieutenant Deluc
Sous-lieutenant Lamotte
Adjudant Guillon



Quel était donc ce treizième passager ?

Le transfert de la chapelle ardente à la gare Mer-Niger s'est fait sur des véhicules de la Légion, de nuit, à la lueur des flambeaux. La musique de la Légion ouvrait la marche. Toute la population de Béchar était là.

Les cercueils furent chargés sur un autorail spécial du Méditerranée-Niger, le "Charles de Foucauld" et amenés à Oujda (Maroc) où une chapelle ardente avait été dressée par la municipalité. La garde d'honneur était assurée par le 1ème régiment étranger de Cavalerie, avec le fanion du général. Un train spécial les amena ensuite jusqu'à Alger.



A Béchar, le désert était redevenu calme, le vent avait cessé, le ciel était bleu, il n'y avait eu qu'un seul jour de mauvais temps, celui de la visite du général.

60 kilomètres au nord de Colomb-Béchar, à l'est de la voie ferrée, une stèle tronc-pyramidale marque l'emplacement où fut retrouvé le corps du général ; à l'ouest, un grand monument a été édifié, frappé de quatre croix de Lorraine.

R. Tomasson a pris quelques photos. Pour ma part, je ne disposais que d'un film 8 m/m Kodak, N et B, de quatre minutes. A cette époque, il était difficile de se procurer des films 8 m/m et la couleur était très rare.

Lorsque j'ai parlé de mon témoignage sur l'énigme du treizième passager au R.P. Roger Duvollet, ancien curé à Colomb-Béchar à l'époque, il m'a dit qu'une rumeur circulait à Béchar après l'accident, selon laquelle le treizième passager aurait été un mécanicien de la base d'Oran qui, par dépit de ne pas être du voyage, aurait pris place secrètement pour faire sauter l'avion.

Je n'ai pas connu cette version mais je n'y crois guère.

Les raisons de la disparition de ce treizième passager n'ont jamais été connues et toutes les hypothèses continuent d'être évoquées : suicide d'un déséquilibré, agent secret dont on ne pouvait révéler la présence à bord de l'avion, berger arabe malencontreusement écrasé par l'avion... On ne saura probablement jamais la vérité. ■

Ingénieur civil au Service des études du Méditerranée-Niger de 1942 à 1949 (moins deux années de mobilisation), Guy Chappelet est l'auteur d'un roman saharien en deux volumes : L'Or d'El Atchane. La Dernière Méharée ou le rendez-vous d'Ighzer, *dont il est lui-même l'éditeur, et qui a été analysé par Jeanne Turin dans la revue* L'Algérianiste, *n° 69, mars 1995.*

L'auteur recherche un cinéaste pour le concrétiser par un film ou un vidéo-film.

René-Jean Clot

Romans ou toiles,
En quelque sorte
Ne pas choisir
Entre l'écriture,

Jeu de lignes,
Et la peinture
Aussi porteuse de signes.
Nier les visages,

Chercher l'enfer
La souffrance, le rejet,
Orgueil et génie
Tout est dit.

Double, René-Jean Clot l'a été toute sa vie. Amoureux de la sombre couleur, fou des mots qui s'enchaînent sur le papier comme des traces sous le pinceau, des traces qui deviennent des visages de douleur et de chagrin, des mots qui construisent des histoires de souffrance, René-Jean Clot était un homme tourmenté.

Orphelin très jeune, son père mort à Verdun quand il avait quatre ans, il a vécu très proche de sa mère, veuve à vingt ans et à laquelle il a toute sa vie voué une admiration et une affection "incandescentes". Sa mère a été la partie lumineuse, éclairée de son œuvre. Ce que l'on perçoit, malgré tout, comme une sorte de miséricorde, dans une peinture, dans une écriture que l'on a pu qualifier d'hallucinées, de lutte contre les ténèbres. Ce qui, depuis 1962, sous-tend sa sensibilité, c'est l'amour qu'il ne cessera jamais de ressentir pour son pays natal, l'Algérie, qui restera toujours pour lui comme une épine fichée dans sa chair.

Pour mieux comprendre le double aspect de René-Jean Clot, écoutons-le : "En littérature j'écris sous la dictée. Très jeune j'étais un medium. j'ai vu des apparitions, je sais que je peux facilement être en contact avec le surnaturel. Dans la peinture au contraire je fais un effort, je souffre. Dans la mesure où un homme prend plus au sérieux ses difficultés que ses joies, la peinture pour moi compte plus." Connaître René-Jean Clot a été pour moi une expérience inoubliable, mais aussi le regret de certaines rencontres manquées.

Janine de la Hogue

Mémoire plurielle
LES CAHIERS D'AFRIQUE DU NORD
Supplément au n° 14
Décembre 1997

Chers amis,

Ce supplément est particulièrement important car nos activités au cours de ce trimestre ont été nombreuses et variées. Comme d'habitude, nous proposons à ceux qui n'ont pu y participer de leur envoyer textes ou cassettes. C'est notre façon de faire partager nos activités. Les biographies que nous avons jointes à notre numéro 12 ont été fort appréciées, en particulier dans leur présentation originale et élégante. Nous pensons répondre à votre attente en publiant désormais des cahiers d'une dizaine de biographies deux fois par an. Naturellement, quand nous pourrons augmenter le rythme de parution, nous le ferons car ce n'est pas la matière qui manque! Mais nous sommes obligés de tenir compte des réalités financières qui briment trop souvent nos élans et nos projets. Nous souhaitons beaucoup faire mieux connaître notre revue, augmenter le nombre de nos adhérents. Au fond, pour cela, il suffirait que chacun d'entre vous offre à un ami, un parent, une adhésion comme cadeau de nouvel an ou d'anniversaire et nous doublerions très vite notre effectif! Comme vous le voyez , nous souhaitons vous faire participer plus étroitement à la vie de notre association. Toute l'équipe réunie vous adresse des voeux très amicaux pour l'année nouvelle.

QUELQUES MANIFESTATIONS DE LA MÉMOIRE

La campagne de Tunisie

Un monument en forme de dalle inclinée a été inauguré à la mémoire des 12.000 soldats tombés durant la campagne de Tunisie et qui ont, par leur courage, redonné son honneur à la France. Encadrés par des chefs prestigieux, les généraux Giraud, Juin, Leclerc, Koenig, Koeltz, Barré, les 80.000 combattants de Tunisie, issus de France, d'Afrique du Nord et de l'Empire, aux côtés des armées américaines et britanniques arrêtèrent et repoussèrent les forces de l'Axe, faisant plus de 40.000 prisonniers. Lors de l'inauguration, le général Coulloume-Labarthe, président de l'Association pour le souvenir de la campagne de Tunisie, dans un discours très émouvant, a souligné combien cette campagne, bien que victorieuse, est trop peu connue et même fort injustement oubliée. Il a retracé dans quelles circonstances a été réussie la fusion de plusieurs unités françaises, l'armée d'armistice d'Afrique du Nord aux ordres du général Juin, la force L du général Leclerc et des éléments de la 1ère division française libre (D.F.L.) du général Koenig, sans oublier les hommes du général Barré. Ces troupes ont forcé l'estime des Alliés au point que c'est alors que le Président Roosevelt promit de fournir de l'équipement pour dix divisions en vue des futures campagnes de France et d'Italie. Le Secrétaire d'État aux Anciens Combattants, Jean-Pierre Masseret, et le Maire de Paris, Jean Tiberi, ont également pris la parole exaltant la mémoire de cette armée d'Afrique dont les actions pour la libération de la France sont trop peu connues. En ce froid matin du 16 octobre 1997, l'assemblée, fort nombreuse, témoignait de ce devoir de mémoire.

La Corniche d'Alger

"Corniche" est le nom donné aux classes préparatoires à l'école spéciale de Saint Cyr et, par voie de conséquense, les élèves de ces dites classes se trouvent être des ..."cornichons". C'est grâce à l'action d'un groupe d'anciens cornichons obstinés que les archives de la "Corniche" d'Alger n'ont pas été perdues, les archives, mais surtout le précieux fanion remis en 1941 à la Corniche Algérienne d'Alger (fondée en 1893) et qui, de ce jour, devint la Corniche Weygand puisque c'est le général lui même, alors délégué général en Afrique du Nord, qui l'a remis au cornichon Paul Mangion.

Cette Corniche a compté parmi ses élèves, outre des officiers morts pour la France, des cornichons célèbres comme le maréchal Juin (1909-1912) ou le général Jouhaud (1924-1926).
Le musée du Souvenir des Écoles de Coetquidan, sollicité par quelques anciens, accepta d'intégrer les archives et le fanion de la Corniche Weygand d'Alger aux collections du Musée. C'est le colonel Mangion, celui qui avait reçu le fanion des mains du général Weygand en 1941, qui remit cet emblème au Musée. À cette occa- sion, il convient de signaler que dans la grande salle d'entrée du Musée se trouve la statue de Bourdelle, "la France", qui dominait, à Alger, le Jardin d'Essais.

COMPTE RENDUS DES ACTIVITÉS DE "MÉMOIRE D'AFRIQUE DU NORD"
par Anne-Marie Briat

Exposition"Les Spahis, cavaliers de l'Armée d'Afrique" - Musée de l'Armée aux Invalides. Jeudi 25 septembre 1997

L'exposition qui s'est tenue au Musée de l'Armée du 4 juin au 3 novembre a obtenu un très grand succès. Elle ne pouvait laisser indifférents les adhérents de Mémoire d'Afrique du Nord attachés au souvenir de l'Armée d'Afrique. Le général François Meyer, vice président du "Burnous", association amicale des Spahis (fondée en 1895) a bien voulu faire pour nous un exposé introductif avant de nous accompagner dans les différentes salles de l'exposition. Observant de près l'esprit de ceux qui avaient organisé l'exposition, le général Meyer a d'abord développé le thème **Identité et tradition des spahis**, s'attachant à bien définir l'origine de ce corps. Dès la prise d'Alger en 1830, le maréchal de Bourmont eut l'idée d'utiliser dans son armée des cavaliers turcs et coulouglis et de recruter des kabyles Zaouas (les "zouaves"). Le général Clauzel, son successeur, créa quelques mois plus tard les premières troupes indigènes dont l'apport était indispensable pour compenser le rappel en France de nombreuses unités.

Le recrutement des cavaliers et leur formation sont l'oeuvre du capitaine Marey et de Yusuf, lesquels lièrent leurs noms aux grands combats de la conquête.
C'est le 9 mars 1831 qu'une loi autorise à la fois la formation de la Légion Étrangère et celle de corps indigènes hors du territoire national. Au début, les Chasseurs algériens sont intégrés aux Chasseurs d'Afrique, cavalerie légère européenne, mais en 1834, les spahis retrouvent leur autonomie comme spahis réguliers d'Alger puis de Bône, enfin d'Oran. En 1841 les spahis, qui comptent vingt escadrons, sont placés sous les ordres directs de Yusuf.
En 1845 trois régiments sont constitués à Alger, Oran et Constantine.

Lieutenant aux spahis d'Alger - (1837).

Le général Meyer détailla ensuite les tenues des spahis si bien présentées dans les vitrines de l'exposition. En dépit de quelques variations, les célèbres uniformes seront sensiblement les mêmes jusqu'en 1914. Par la suite la tenue de tradition sera toujours portée pour les cérémonies et les escortes, les tenues de combat se modernisant évidemment. Pour notre plus grand plaisir, notre accompagnateur détailla devant les vitrines les éléments de chaque tenue, de la coiffure aux bottes ou brodequins en passant par les magnifiques burnous, rouges pour les spahis algériens et bleus, à partir de 1917, pour les marocains. Il faut se reporter aux superbes gravures et photographies évoquant les spahis, aux étendards rappelant les faits d'armes des régiments, aux nombreux insignes pour avoir un aperçu de l'esprit de tradition qui anime ce prestigieux corps de cavaliers.
Les faits d'armes, c'est ce que nous ne pourrons détailler ici, nous réservant de leur consacrer ultérieurement un long développement.
L'exposition rendait hommage aux services et aux faits d'armes des régiments qui ont combattu vaillamment après la pacification de l'Algérie hors de leurs bases d'Afrique du Nord. Leurs éléments détachés ont participé à presque toutes les campagnes de l'armée française en Europe et hors d'Europe.
Grossis des spahis tunisiens et marocains, ils ont formé de nombreux régiments (jusqu'à dix-neuf) dont la plupart se sont maintenus jusqu'à l'indépendance de l'Algérie en 1962. Aujourd'hui le 1er régiment de Spahis à Valence est le dépositaire des traditions de ces troupes d'élite.

Catalogue de l'exposition du Musée de l'Armée: "**Les Spahis, cavaliers de l'Armée d'Afrique**" - Musée des Invalides
Association Amicale des Spahis - "**Le Burnous**" 18, rue de Vézelay 75008 Paris

Voyage en Lorraine sur les traces du maréchal Lyautey et des régiments de Tirailleurs algériens, marocains et tunisiens: 18 et 19 octobre 1997

C'est quelque quarante adhérents et amis de "Mémoire d'Afrique du Nord" qui sont partis aux aurores par un temps radieux pour vivre deux journées de souvenir.
Dès l'arrivée à Nancy, le colonel Geoffroy, président de l'Association et de la Fondation Lyautey, nous lança sur les traces du "Prince de Lorraine" dans les rues encombrées de la ville. Après avoir entr'aperçu la maison natale de Lyautey, rue Girardet, nous avons admiré (trop) rapidement la place Stanislas, notamment le palais ayant appartenu aux grands parents du futur maréchal de France. Rappelons qu'une nounou, particulièrement inattentive ou trop curieuse, laissa choir du balcon le petit Louis-Hubert qui devait triompher de sa claudication par une trempe exceptionnelle de caractère. Si vous passez par Nancy, il faut voir, dans ce qui est maintenant le "Grand Hôtel de la Reine" car Marie-Antoinette y résida, les souvenirs de la famille Lyautey et plusieurs objets appartenu au maréchal. Nous ne pouvions quitter Nancy sans aller voir la statue du sergent Blandan installée à Nancy depuis 1963 en raison de l'appartenance à la ville du 26ème R.I. qui était le régiment de Blandan.
Ce fut l'occasion de rappeler la conduite et la mort héroïques du jeune Jean-Pierre dans la Mitidja, face aux Hadjoutes en 1842. Il fallait quitter Nancy sans pouvoir, hélas, admirer ses beautés architecturales et ses souvenirs historiques pieusement conservés.

La résidence de Thorey-Lyautey nous apparut sous le soleil et parée de toutes ses fleurs. Au succulent couscous qui nous fut servi, succédèrent un exposé du colonel Geoffroy et la visite du château, dernière résidence de Lyautey, tout empreinte encore de sa présence.

Le salon marocain

C'est là en effet qu'au terme d'une carrière prestigieuse, il a désiré se retirer en 1925. Il devait y mourir le 27 juillet 1934 (voir ci dessous notre bibliographie concernant Lyautey). La visite de la demeure permet d'admirer un escalier d'honneur avec rampe de Jean Lamour (le même qui a forgé les admirables balcons de la place Stanislas à Nancy), une bibliothèque de 16.000 volumes, une salle lorraine, une galerie garnies d'armes et de selles, les salons d'Indochine et de Madagascar et un très beau salon marocain.

Laissant derrière nous ce petit havre de paix, nous sommes arrivés avec un léger retard à l'Hôtel de Ville d'Épinal où nous attendait le député-maire de la ville, Philippe Seguin. Brefs mots d'accueil, échanges intéressants avec les adjoints du maire, champagne, puis installation à l'hôtel pour un repos bien mérité.

Nous sommes arrivés le dimanche matin, avec une précision toute militaire, au quartier Haxo où se tient pour un temps encore le 1er régiment de Tirailleurs.
Ce régiment a été recréé le 1er mai 1994 à l'occasion du cinquantenaire de la Libération en hommage aux Tirailleurs algériens, tunisiens et marocains

qui, pendant cent vingt ans prirent part à tous les combats menés par la France.
Il a reçu un drapeau glorieux, celui du 1er régiment de Tirailleurs algériens créé le 7 décembre 1841.
Nous fûmes accueillis par le capitaine Lemaire et introduits au salon d'honneur - haut lieu du souvenir des régiments de Tirailleurs de la prestigieuse armée d'Afrique. Le lieutenant Pascal fit, devant une assistance extrêmement émue, le récit de la naissance de chaque régiment et retraça leur participation héroïque à tous les théâtres d'opérations des armées françaises. "Premiers toujours", ils seront successivement en Crimée, au Mexique, en Extrême Orient, en Afrique, à Madagascar. Ils se couvrent de gloire au cours de la guerre de 1914-1918. Ils sont engagés de 1920 à 1939 au Liban, en Syrie et dans la guerre du Rif.

Ils participent ensuite, au sein de l'armée d'Afrique, à tous les combats, en Italie, en Corse, en Tunisie, en France jusqu'à la libération définitive et la victoire du 8 mai 1945. Les tirailleurs seront engagés ensuite en Indochine, en Tunisie et en Algérie. À partir de 1955, les indépendances successives du Maroc, de la Tunisie et de l'Algérie vont entraîner la dissolution progressive des régiments.
Les "Turcos" ne sont certes plus, mais on peut dire qu'ils vivent dans la mémoire des jeunes tirailleurs d'aujourd'hui et ont valeur d'exemple. Nous nous sommes longuement attardés dans ce salon d'honneur où sont exposés trophées, images, insignes, etc...
Apéritif et déjeuner furent servis au mess où les participants purent acheter insignes et souvenirs.

Notre voyage lorrain se termina par la visite de l'Imagerie d'Épinal dont la réputation n'est plus à faire. Créée en 1796 par Jean-Charles Pellerin, l'Imagerie s'est bien modernisée depuis la première image gravée sur bois et imprimée à l'aide d'une presse à bras, dite Gütenberg. L'image d'Épinal se tranformera très vite: au tableau unique succède la planche composée d'une histoire, de dessins, de chansons. Sous le Premier Empire, l'Imagerie célèbre l'empereur, sa famille, ses maréchaux, ses armées, ses victoires. Vers 1860 apparaît la lithographie. À l'aube de la "Belle Époque" l'Imagerie fait appel à des dessinateurs de renom qui vont s'illustrer dans l'imagerie enfantine. La visite commentée de l'écomusée permit de comprendre une évolution qui se déroule sur deux siècles. Le passage à la boutique fut bien trop court pour admirer ou acheter les merveilleuses images.

Les participants à ces deux belles journées ont souhaité voir s'instaurer chaque année des rencontres sur des lieux de mémoire unissant ainsi les provinces françaises à l'histoire de l'Afrique du Nord.

Bibliographie
Il y a une bibliographie importante dans notre ouvrage *Des chemins et des hommes*, à laquelle il faut ajouter le récent livre de Hervé de Charette paru en octobre chez Lattès sous le titre *Lyautey*.

Jeudi 11 décembre: Camus à Alger, lecture d'un texte de Charles Poncet (écrit en 1960) par Jean Negroni.

C'est avec un très grand plaisir que nous avons accueilli, à l'Espace Bernanos, Jean Negroni, le comédien et metteur en scène bien connu né à Constantine. Prêtant sa belle voix au texte de Charles Poncet, celui qui fut, très jeune, le disciple de Camus, fit revivre la vibrante aventure d'une jeune troupe de comédiens amateurs à Alger.
En 1935, Albert Camus, qui est inscrit au parti communiste, entraîne dans son sillage de jeunes intellectuels imprégnés de marxisme, des artistes, des ouvriers et crée avec eux le Théâtre du Travail qu'il désire mettre au service d'un idéal politique. Il crée aux Bains Padovani *Le temps du mépris*, pièce adaptée de l'oeuvre de Malraux, puis à la salle Pierre Bordes *Les bas-fonds* de Gorki. Succès et difficultés, dont le manque d'argent et la maladie, renforcent chez Camus la vocation théâtrale.
Menant de front de multiples activités - il est journaliste à Alger Républicain, animateur de la Maison de la Culture - il est pris, comme beaucoup de ses camarades, dans les tourments et débats politiques de l'époque. La lucidité de Camus, son attachement aux valeurs humaines le mettent en conflit ouvert avec le parti communiste dont il se fait exclure avec éclat. Le Théâtre de l'Équipe va naître alors, voué au service du théâtre pur. Les comédiens amateurs vont monter avec ferveur *La Célestina* de Fernando Da Rojas. Camus adapte ensuite *Le retour de l'enfant prodigue* de Gide, monte *Le paquebot Tenacity* de Charles Vildrac et *Les frères Karamazov* de Dostoïewski dans l'adaptation qu'en avait faite Jacques Copeau.
Les événements graves qui s'annoncent à l'horizon en 1938/1939 vont ralentir l'activité théâtrale de la troupe. Camus rencontre sa future femme, Francine, quitte un temps l'Algérie, revient à Oran, puis, obligé de se soigner, se fixe définitivement en France.
Voici pour l'énumération sèche des faits.
Mais ce qui passa cet après-midi, au travers de la voix vibrante et émue de Jean Negroni, c'est, au fil du récit, la personnalité fascinante de Camus. Son élégance physique, et morale, sa réserve toujours chaleureuse cependant, son intelligence et sa claivoyance des situations, son sens de l'amitié, de l'écoute des autres, son courage face aux difficultés de toutes sortes, mais aussi son goût pour la vie simple et évidemment le sport. C'est Camus qu'il nous fut donné de "voir" tant le texte restituait un homme dont Negroni dira qu'il manque singulièrement à la France actuelle. Répondant à quelques questions, il évoqua ses débuts au théâtre sous l'égide de Camus et dit, en trop peu de mots malheureusement, ce qu'est l'art théatral, les rapports acteur/ metteur en scène. Difficile de dire ici le courant qui passa entre le comédien et la salle. Jean Negroni fut chaleureusement remercié par notre président au nom de tous les assistants.
Nous tenons à la disposition de nos adhérents l'essentiel du texte de Charles Poncet.